

Karin Margareta FREDBORG, « *Lucca* » *Summa on Rhetoric. The Earliest Italian Ciceronian Treatise in the Middle Ages*, Florence, SISMELE–Edizioni del Galluzzo, 2021 ; 1 vol., XIV–130 p. (*Edizione nazionale dei testi mediolatini d'Italia*, 58). ISBN : 978-8-89290-068-4. Prix : € 42,00.

K.M.F. est bien connue pour ses nombreux travaux sur la grammaire et la rhétorique médiévales. Il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'elle ait été conduite à s'intéresser à la « *Lucca* » *Summa rethorice artis*, qui occupe une place importante dans l'histoire médiévale de la rhétorique cicéronienne. C'est en effet le plus ancien traité sur Cicéron qui nous soit parvenu complet, contrairement aux deux fragments de la même époque que sont l'*Ars rhetorice*, commentaire anonyme au *De inventione* utilisé par Brunetto Latini, et le commentaire de Jacques de Dinant à la *Rhétorique à Herennius*. En outre, la *Summa* est aussi le premier traité à combiner la *Rhetorica ad Herennium* et le *De inventione* de Cicéron en une seule doctrine, et ce format est si inhabituel qu'il faut attendre le XIV^e siècle pour voir apparaître une autre somme du même genre. Le traité, composé dans les années 1170 ou 1180, par un rhéteur anonyme de la Vénétie, est transmis dans deux manuscrits italiens, manifestement copiés très tôt sur le même archétype : un manuscrit de Lucques (*L* : LUCQUES, Biblioteca capitolare Feliniana, ms. 614, XII^e siècle) et un autre de Milan (*M* : MILAN, Biblioteca Ambrosiana, I 29 sup., dont une section est du XV^e siècle, et l'autre, un palimpseste, du XIII^e siècle, dans laquelle se trouve le texte de la *Summa*). Dans l'introduction à cette première éd. critique, K.M.F. montre l'originalité de ce traité, qui ne fait jamais allusion au *dictamen*, à l'art de composer un écrit en prose – selon la forme commune de la rhétorique en Italie à cette époque –, ni ne s'intéresse à la rhétorique littéraire et non politique, mais qui voit uniquement l'éloquence comme un outil utile à la *res publica* dans la vie d'un citoyen contemporain. Elle n'est donc envisagée qu'en tant que moyens d'argumentation dans le cadre de plaidoiries liées à des affaires judiciaires ou civiles. Quant aux exemples d'illustration que donne l'A., souvent inspirés par ceux de Cicéron, ils sont le plus souvent en rapport avec l'actualité contemporaine, avec les débats politiques sur la guerre entre Vicence, Vérone et Trévise ou avec l'intervention germanique dans la politique de la Vénétie (ainsi, au § 360, p. 121, pour donner un exemple de synecdoque ou *intellectio, ab uno plura*, il écrit : *Theutonica rabies Italiam inuasit*, en s'inspirant de l'allusion à Hannibal dans la *Rhétorique à Herennius* 4, 33–45). L'A. anonyme a donc dû vraisemblablement enseigner dans le nord de l'Italie, « plus spécifiquement dans une école urbaine, non dans une école monastique, car il n'y a pas la moindre référence à la vie quotidienne des clercs ou à la vie monastique » (p. 6–7). Parmi les sources les plus fréquentes figurent les commentaires tardifs de Victorinus et de Grillius, mais aussi, ce qui est sans doute plus surprenant, les commentaires sur le *De inventione* et la *Rhetorica ad Herennium* de Thierry de Chartres († vers 1157). À côté de la Bible, le commentaire cite aussi des auteurs classiques tels que Virgile, Horace et Salluste. L'introduction (p. 1–31), précédée d'un riche avant-propos de G.C. Alessio (p. VII–XIII), explique, comme je viens de l'évoquer, le but, la structure et le choix des exemples de l'œuvre avant d'étudier en détail la tradition manuscrite, les similitudes et les erreurs individuelles des deux manuscrits et de présenter les principes d'éd. Le texte latin (p. 33–121) est accompagné d'un appareil critique

clair et soigné, mais pour signaler quelques brouillilles, je ne comprends pas l'utilité de « conjecturer » *est id quod* face à la leçon manuscrite *id est quod* (§ 123, p. 64), ni de présenter comme des « conjectures » la normalisation en -e de graphies en -ae (*libentissime* en § 277, p. 98 ; *succincte* § 296, p. 102 ; *maxime* § 301, p. 103), surtout que l'introduction explique que dans les passages où *L* fait défaut, les graphies « erronées » de *M* sont corrigées « as for instance where *M* wrongly uses *e*-caudate for adverbial ending -e ». Toutes les références sont données dans un appareil des sources (à noter une curieuse allusion non identifiée à Ésope [§ 46, p. 47] à propos de ceux *qui uasa lentis impari merce distribuebant*), mais la filiation des différents passages tirés de la *Rhétorique* à *Herennius* et du *De inventione* est donnée entre parenthèses dans le texte même, et lorsque ces passages sont cités *verbatim*, ils sont insérés entre guillemets. Le volume se termine par un utile *index verborum et rerum* (p. 123–129). Il est clair que cette excellente éd. fournira un document précieux à tous les spécialistes qui s'intéressent à l'enseignement médiéval et à l'histoire de la rhétorique cicéronienne.

Jean MEYERS

HARTMANN VON AUE, *Erec*, éd. et trad. Danielle BUSCHINGER, Paris, Champion, 2022 ; 1 vol., 230 p. (*Traductions des classiques du Moyen Âge*, 108). ISBN : 978-2-74535-752-6. Prix : € 38,00.

Après *l'Iwein* : *l'Erec*. Il était logique que D.B. complète sa traduction, parue en 2018 dans la même coll., de l'« adaptation créative » du *Chevalier au lion* de Chrétien de Troyes par la traduction de l'autre opus arthurien d'Hartmann von Aue. D'emblée, l'entreprise apparaît plus intéressante que la précédente, car si l'adaptation hartmannienne de *l'Iwein* était si fidèle que D.B. avait pu se contenter de recopier dans sa traduction de larges passages de la traduction en français moderne du *Chevalier au Lion* par P. Walter, la plus grande originalité de *l'Erec* allemand par rapport à sa source française l'a tout à fait dissuadée de recourir aux mêmes facilités. On mesurera l'effort de l'adaptateur en considérant les 10 135 vers de son œuvre aux seulement 6878 de Chrétien de Troyes, soit une augmentation d'un tiers du volume. Paradoxalement pourtant, *l'Erec* est plus ancien (1180–1185 – ce qui fait de lui le tout premier roman arthurien allemand) que *l'Iwein* (vers 1200), alors que l'on aurait pu s'attendre à ce que la plume plus mûre de Hartmann se soit permis davantage de libertés dans sa seconde adaptation. Mais peut-être la plus grande perfection formelle du *Chevalier au Lion* l'a-t-elle intimidé ? De fait, D.B. n'hésite pas à dire que « *l'Erec* français est beaucoup plus confus que celui de Hartmann » (p. 16), opinion qui choquera sans doute plus d'un chrétien et que rien dans la suite de l'introduction ne vient précisément étayer. Faut-il y voir un souvenir d'une opinion allemande sur le romancier champenois dont l'œuvre a en effet souvent été minorisée par les érudits germaniques pour mieux souligner l'originalité de Hartmann et, encore bien plus, celle de Wolfram von Eschenbach dans son adaptation du *Conte du graal* ? C'est d'ailleurs probablement au même parti pris qu'il faut attribuer l'hypothèse rapidement évoquée (et fort peu plausible) d'un « Proto-Érec, avant Chrétien, qui aurait été la source de Hartmann » (p. 16).